

**DUONG
THU HUONG**

**TERRE
DES OUBLIS**



**GRAND PRIX LITTÉRAIRE
DES LECTRICES**

ROMAN SABINE WESPIESER EDITEUR

TERRE DES OUBLIS

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE D'AMOUR RACONTÉE AVANT L'AUBE
Éditions de l'Aube, 1991

PARADIS AVEUGLES
Éditions des Femmes, 1991

ROMAN SANS TITRE
Éditions des Femmes, 1992

AU-DELÀ DES ILLUSIONS
Éditions Philippe Picquier, 1996

MYOSOTIS
Éditions Philippe Picquier, 1998

ITINÉRAIRE D'ENFANCE
Sabine Wespieser éditeur, 2007

DUONG THU HUONG

TERRE DES OUBLIS

traduit du vietnamien
par Phan Huy Duong

treizième tirage



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
5, RUE BARBETTE, PARIS III
2008

© Duong Thu Huong, 2005

© Sabine Wespieser éditeur, 2006
pour la traduction française

I

UNE PLUIE ÉTRANGE s'abat sur la terre en plein mois de juin.

D'un seul élan, l'eau se déverse à torrents du ciel, la vapeur s'élève des rochers grillés par le soleil. L'eau glacée et la vapeur se mêlent en un brouillard poussiéreux, aveuglant. Une odeur âcre, sauvage, se répand dans l'air, imprégné de la senteur des résines séchées, du parfum des fleurs fanées, des relents de salive que les oiseaux crachent dans leurs appels éperdus à l'amour tout au long de l'été et de la fragrance des herbes violacées qui couvrent les cimes escarpées des montagnes. Tout se dilue dans les trombes d'eau.

Brusquement, la pluie s'arrête, le vent tombe. L'eau dévale les ravins, la végétation gorgée d'humidité recommence à cuire dans la chaleur. Un soleil conquérant surgit de derrière les nuages dans le bleu intense du ciel. Comme après une longue séparation, le désir de la terre et de la forêt s'enflamme aveuglément, brûle de jalousie tous les êtres pris de frénésie amoureuse. Effrayés par le soleil, les papillons se terrent dans les anfractuosités. Les malheureuses abeilles cessent de rechercher le pollen.

Dans le silence étouffant, seules les fleurs de bananiers éclatent, flamboient comme si leur éclat pourpre voulait échapper à la moiteur étouffante, s'évaporer dans l'air, s'envoler vers les nuages.

Miên s'est réfugiée dans une grotte en compagnie des femmes du Hameau de la Montagne *. Elle se sent fiévreuse, se touche le front, le trouve glacé. Son cœur bat la chamade. Furtivement, elle pense, angoissée, à son fils.

Serait-il tombé dans la jarre d'eau ? Aurait-il reçu une tige effilée dans l'œil ? Non, non... Tante Huyên est très méticuleuse, elle surveille chaque pas que fait l'enfant. La figure du petit est trop rayonnante, il ne peut rien lui arriver de mal. Mon fils a un visage radieux de bonté, les démons comme les génies le protégeront.

Elle n'a plus peur pour son fils. Elle continue néanmoins d'être fébrile, angoissée. Quel malheur l'attend au bout du chemin ?

« Assez, rentrons. C'est un jour sans. »

Miên interrompt le silence.

Personne ne répond. Les femmes restent debout, serrées les unes contre les autres, regardant le ciel. Elles viennent d'effectuer la première sortie en forêt de l'année pour récolter le miel. Dès l'aube, la malchance les a frappées. À peine sur la montagne, l'une d'elles s'est tordu la cheville en tombant. Elles ont dû la

* Il s'agit en fait d'un village qui a gardé son ancien nom de hameau. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

soutenir jusqu'au poste de garde. Elles avaient franchi deux montagnes quand la pluie s'est abattue sur elles. Maintenant, le sol exhale la fièvre. La chaleur jaillit des ruisseaux, des sentiers jonchés de feuilles pourries. La chaleur s'évapore des feuilles et des fleurs écrasées, arrachées par la pluie, plaquées au pied des arbres. Tout empeste.

« Rentrons », presse Miên.

Une jeune fille pointe le doigt vers l'ouverture de la grotte :

« Tu veux que les serpents nous attaquent ? Ouvre grand tes yeux et regarde ! »

Miên reste silencieuse. Elle n'a pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir qu'en cet instant les serpents rampent à travers les sentiers, s'élançant dans les arbres, se suspendent aux branches, prêts à attaquer leurs proies. Des lézards claquent la langue sur le plafond de la grotte. Miên sursaute, lève la tête. Une femelle serpent attendant la ponte, étouffée par la chaleur ambiante, pourrait bien se jeter sur elles et les piquer au front. Une femme corpulente bat les fourrés devant la grotte, se retourne et dit :

« Prenez chacune un bâton, au cas où les serpents nous chargeraient en bande. »

Sans attendre, chaque femme s'arme d'un bâton. Elles restent là massées, regardant les vapeurs d'eau transparentes trembler, les serpents luisants onduler à travers les sentiers, écoutant les cris précipités des oiseaux dans le lointain. Un silence écrasant, épais, les assiege. Elles regardent la forêt, attendent l'instant

où le danger s'éloignera, silencieuses comme si elles tombaient de sommeil. Et le temps passe. Le soleil enfume lentement le sol couvert de feuilles pourries. Les arbres saturés d'eau exhale une odeur nauséuse. Leurs écorces se rétractent. Au bord du ruisseau, les herbes empâtées de boue se redressent, effilées, minces et gracieuses comme des lames d'épée. Les lys se balancent doucement. Le vent se lève, chasse la vapeur démoniaque et languissante, arrache les femmes à leur somnolence. Elles se regardent. L'une, jetant son bâton, gronde :

« Encore une journée perdue. Cessons de rêver de miel et d'abeilles. Allons, il n'y a plus qu'à rentrer. »

Une autre continue en soupirant :

« Rentrons. Il est trop tard pour y aller. »

Elles reviennent au Hameau de la Montagne.

Le soir descend quand elles arrivent à l'orée de la forêt. Un soleil de cristal rougeois, irradié de minuscules veines comme les pétales des roses. Le crépuscule s'empourpre. Miên marche derrière ses amies. Elle sent l'angoisse revenir, de plus en plus oppressante. Elle ne comprend pas pourquoi, de temps en temps, son souffle s'étrangle, son cœur se serre, broyé par une main invisible.

Qu'est-ce qui m'arrive ? Hoan aurait-il eu des ennuis en cours de route qui l'obligeraient à ramener la flotte ? Il n'y a pas eu d'orages, rien ne menace mon mari, sauf les pirates. Mais cela fait des années qu'ils ont disparu. Hoan serait-il malade ? La pierre elle-même peut un jour transpirer, alors que dire d'un homme...

Mièn n'arrive néanmoins pas à le croire. Elle marche laborieusement, le cœur palpitant, les entrailles tordues par le pressentiment du malheur qui la ronge depuis le début de la journée.

La maison de Mièn se dresse sur la route sortant de la forêt. C'est l'une des plus récentes du village. Quand on l'a bâtie, c'était un lieu désert. Depuis, deux jeunes couples se sont installés à côté et la maison semble moins à l'écart. Elle s'élève sur une colline, entourée de toute part d'orangers et de pamplemoussiers. Plus loin, à l'ouest, le long des collines, les plantations de caféiers, de poivriers se suivent. De loin en loin, Hoan a implanté des cabanes au toit de feuilles pour y installer des pompes et abriter les ouvriers pendant la pause du thé. C'est la plus grande exploitation de la région. Personne n'en a de comparable. Hoan est consciencieux, actif, habile. Il cultive toujours les meilleures variétés de poivriers et de caféiers, celles qui exigent les meilleurs engrais, les soins les plus complexes et qui rapportent le plus sur le marché. Les planteurs du coin se précipitent chez lui pour apprendre ses techniques de culture. Après la récolte, ils viennent lui demander de les associer à la location des bateaux pour transporter les marchandises jusqu'aux marchés lointains de Danang et de Saigon. Rares sont les gens du Hameau de la Montagne qui ne lui doivent rien. Les compagnes de Mièn le savent. Aussi se bousculent-elles devant la maison en voyant la foule agglutinée jusque dans la cour.

« Pourquoi y a-t-il tant de monde chez toi, Mièn ?

– Je suis avec vous depuis l'aube, comment le saurais-je ?

– Bien sûr, je n’y pensais plus !

– Entrons, entrons, on le saura bientôt. Vous ne pouvez donc pas patienter quelques minutes ? »

La foule bourdonnante comme un nid d’abeille fracassé se tait subitement quand elles entrent. Miên sent tous les regards la fixer. Les enfants, les vieilles femmes, les voisins et même des gens venus d’autres hameaux. Des regards étranges, curieux, apeurés, interrogateurs, provocants.

On ne m’a encore jamais regardée si étrangement... Qu’est-il arrivé ?

À l’intérieur résonnent les pleurs et les soupirs d’une femme. Une voix à la fois familière et étrangère. Il lui semble l’avoir connue autrefois, en un temps dont elle ne se souvient plus. Contrairement à la coutume, personne ne se salue. Même les enfants se taisent, n’osent pas babiller, plaisanter. La cour grouille d’hommes revenus des champs, le dos de leur chemise noire auréolé de sueur et de sel. Des chemises noires, des torses nus, des chemises militaires *printemps-été* déteintes, et les chemises blanches ou bleues des adolescents.

*Aurait-on convoqué l’assemblée du Hameau ici pendant mon absence ?
Mais le siège administratif du Hameau a été réparé. On a retourné les
tuiles, blanchi les murs à la chaux et changé les fenêtres. Le Président **

* Au Vietnam, le pouvoir réel est entre les mains de deux appareils qui s’interpénètrent, l’appareil du Parti communiste et l’appareil d’État. Du haut en bas de la pyramide, à tous les niveaux, côté Parti, il y a un secrétariat dirigé par un Secrétaire, et côté État, un Président assisté éventuellement par des Vice-présidents. Les titres complets mentionnent les échelons des appareils. Nous mentionnerons simple-

de la commune est bien venu avec sa sacoche pour festoyer lors de l'inauguration.

Pendant que Miên se perd en conjectures, les plaintes stridentes de la femme s'élèvent subitement, à percer les tympans :

« Oh, mon pauvre petit frère ! Il a erré au fond des forêts, sur les rivages lointains, jusqu'à ce jour. D'autres, plus chanceux, ont joui de la paix et du bonheur pendant que toi, tu vivotais de riz avarié et d'aubergines noires... »

Comme une lime contre un bout de fer, la voix grince, perce le cerveau de Miên. Elle entre dans la maison. La pénombre brouille sa vision, l'empêche de distinguer les visages. Elle n'entrevoit qu'une foule compacte, debout, assise. La voix grave d'un homme s'élève :

« Miên ! »

Miên ne la reconnaît pas. Mais ce n'est sûrement pas celle de Hoan.

Mon mari n'est pas revenu. Sa flotte est encore en chemin.

L'homme répète :

« Miên ! »

Cette fois, Miên répond :

« Je suis là. »

Elle se retourne vers l'homme qui l'a appelée. Ses yeux se sont habitués à l'obscurité. Elle voit un visage sombre, carré, lugubre

ment en majuscule : Secrétaire, Président, etc. Ce qui indique l'échelon courant, dans le contexte du récit.

et, sous des sourcils rectilignes, des yeux enfoncés dans leurs orbites où scintille la lumière mourante d'un feu de camp en automne, sur la montagne.

« Miên ! »

L'homme l'appelle pour la troisième fois. Sa voix est maintenant furieuse comme s'il allait briser quelque chose par terre.

« Bonjour, monsieur », répond Miên en cherchant des yeux un endroit pour s'asseoir. Elle est restée debout longtemps dans la grotte. Un vieux, torse nu, se lève pour lui céder son tabouret. Appuyant lourdement sa main desséchée, osseuse sur l'épaule de Miên, il la force à s'asseoir face à l'homme aux sourcils rectilignes. L'homme continue de la fixer des yeux, l'air tendu, le visage fripé, les lèvres secouées d'un tic fébrile. Ce tic sur ces lèvres livides étourdit Miên, il lui rappelle un visage noyé dans le brouillard, qu'elle n'arrive pas à reconnaître. Il lui semble entendre un nom résonner du fond de l'abîme, quelque part dans un gouffre noir, glacé, où on n'entend que le vent gronder. L'homme fronce soudain les sourcils. Les poils noirs se hérissent en une ligne horizontale. Un long soupir retentit du fond de l'abîme. Le son ébranle la mémoire de Miên. Un visage flou glisse devant ses yeux... Des gouttes de sueur perlent sur le front de l'homme. Ses lèvres livides tremblent de plus en plus rapidement. Elles s'ouvrent... Miên sent ses pieds et ses mains se glacer. Ces lèvres entrouvertes, ces yeux tristes scintillant sous ces cils minces, elle les a vus, un été lointain. Un été furtif

comme un feu agonisant, bref comme les lueurs d'un ancien crépuscule glissant à travers le ciel.

« Miên ! C'est moi, je suis revenu... »

L'homme se penche soudain par-dessus la table, balaie de la main les tasses de thé à moitié vides et, d'une voix impérieuse :

« Miên... Je suis revenu... Je suis revenu... »

Miên avance la main comme si elle était aveugle et sourde de naissance, tente de toucher les sons.

« Vous êtes revenu ? Vous êtes... »

– C'est moi, je suis Bôn...

– Je... Vous êtes Bôn ?

– Oui, je suis Bôn, ton mari. »

Un silence pesant s'abat sur la maison. La foule retient son souffle. Tout le monde attend la réponse de Miên. Comme si elle avait perdu l'esprit, Miên répète les paroles de l'homme :

« Je suis Bôn, ton mari ? Mon mari ? »

– Oui, c'est moi, Bôn » répond l'homme d'une voix cassante. Soudain, il hurle :

« Je suis là, Bôn, je suis revenu... »

Miên reste figée, éperdue.

Mon mari ? Mais Hoan est en train d'apporter la cargaison de poivre à Danang. Il a promis de ramener un tricycle pour mon petit Hanb et de la soie pour moi. La veille de son départ, il m'a demandé quelle couleur je préférerais, vert foncé, mauve ou jaune poussin. As-tu envie d'autre chose ?

Non, non, je n'ai plus besoin de rien, c'est plus que suffisant. Le ciel est clair, la mer paisible. Dans une semaine à peine mon mari sera de retour...

« Miên ! »

L'homme appelle de nouveau, sans se lasser. Mais Miên ne l'entend pas. Elle revoit un autre visage. Un visage rayonnant, avec des sourcils effilés sous un front large, un nez droit comme celui des Occidentaux, des yeux tendres, des lèvres douces, chaudes, ensorcelantes.

« Miên, je suis revenu... »

Ce n'est plus un appel fervent mais une prière, le murmure feutré, assourdi, chaleureux des arbres au printemps, au fond des vallées. Les sourcils rectilignes se haussent légèrement. Les lèvres livides tremblent de nouveau :

« Miên, je suis revenu... »

Miên retire sa main. Elle vient de comprendre. La voix a cogné la paume de sa main. On dit que, de toutes les parties du corps, la paume de la main conserve le plus longtemps les sensations, de même que l'oreille de l'éléphant garde la mémoire des sons provenant de sept existences antérieures. Miên a compris qui est l'homme assis en face d'elle.

Elle soupire d'une voix lasse :

« *Grand frère* * Bôn ? »

* En vietnamien, *anh* (grand frère) est aussi le pronom qui désigne l'amant ou le mari. Nombreux sont les pronoms personnels vietnamiens qui expriment soit des relations parentales réelles soit une marque de respect, d'affection ou d'amour.

Il répond :

« Oui, c'est moi, je suis revenu. »

C'était son mari, quatorze ans plus tôt. L'âme errante qu'elle honore sur l'autel depuis si longtemps s'est soudain réincarnée dans ce corps noir, cette peau et ces lèvres cadavériques. Bôn est revenu. Ce n'est plus le jeune homme qui fut son mari le temps d'un été fugace. Ce n'est pas une âme errante non plus. Quelque chose entre les deux. Miên comprend qu'elle est piégée. Elle ne sait plus comment elle va vivre depuis que l'âme errante est descendue de l'autel honorant le héros de la patrie pour s'asseoir devant elle et boire goulûment le thé en la fixant de son regard passionné.

Il a été mon mari. Mais cela fait près de dix ans que je vis avec Hoan et notre mariage a été entériné par le ciel et par les hommes. L'avis de décès de Bôn est arrivé plus de cinq ans après son incorporation dans l'armée. Je n'ai épousé Hoan que deux ans après. Nous avons un fils. Je ne peux pas quitter Hoan. Il est mon vrai bonheur...

La nuit submerge la maison. La femme se recroqueville dans l'obscurité. Quelqu'un élève la voix :

« Allumez une lampe ! »

Une main jaillit devant les yeux de la femme, saisit le chandelier posé sur le buffet.

Dans ce dernier cas, nous les écrivons en *italique*. « Grand frère Bôn » signifie que Bôn est réellement le grand frère du personnage qui parle. « *Grand frère Bôn* » exprime le respect ou l'amour pour Bôn ou simplement le fait que Bôn est le mari de Miên.

« Allumez vite les chandelles. Mais où se trouve la lampe ? Où êtes-vous, madame Huyên ?

– Elle était assise dans la rue. Elle a emmené le petit dès qu’elle a vu madame Miên revenir.

– Prêtez-moi une boîte d’allumettes. Mon briquet n’a plus de pierre à feu. »

De l’autre côté de la table, Bôn élève de nouveau la voix :

« Miên ! »

Ce n’est plus une prière, c’est une supplication. Miên voit son regard percer l’ombre. Un regard de naufragé.

Bôn est revenu du front. Quelle femme oserait jamais tourner le dos au mari qui revient de la guerre ?

Miên comprend qu’un fantôme revenant à la vie est trois fois plus assoiffé de vivre qu’un homme ordinaire. L’homme qui revient de la guerre bénéficie naturellement d’une reconnaissance spéciale de la communauté. Quand il élèvera la voix pour réclamer sa part de bonheur en ce monde, personne n’osera la lui disputer. Dans son enfance, Miên a assisté aux campagnes incitant les jeunes filles à épouser les mutilés de la guerre contre les Français. Elle habitait alors dans son ancien village, son père vivait encore et le soleil illuminait leur demeure. Leurs voisins, un vieux couple de tailleurs de pierre, avaient une fille de dix-neuf ans, Hiên. Elle était secrétaire adjointe au Mouvement de la Jeunesse Communiste. Quand la direction provinciale du Parti lança cette campagne, elle se porta aussitôt volontaire pour payer la dette du peuple vis-à-vis des bienfaiteurs de la patrie. Elle dit à

la petite Miên : « Je vais épouser un mutilé de guerre. Ma famille va payer sa dette envers la patrie... » Elle promet d'inviter Miên à ses noces : « Tu pourras tout regarder à loisir. On dit que la salle des fêtes de la capitale provinciale est remplie de magnifiques lampions. Nous marcherons sur des tapis de velours rouge, du vrai velours, pas le velours synthétique de la couturière de la commune de Ly Hoà. »

Elles riaient de bonheur, rêvaient du jour où elles fouleraient les tapis. Hiên tint parole. Deux jours plus tard, elle emmena Miên dans la capitale provinciale pour prendre livraison de son mari. Dans le village, quelques autres jeunes filles s'étaient aussi portées volontaires. Elles se levèrent et partirent dès l'aube. Elles arrivèrent un peu avant sept heures. Comme Hiên l'avait dit, la salle des fêtes était couverte de lampions rouges. Le vent faisait claquer les oriflammes aux cinq couleurs le long des allées. On eût dit la place du village les jours de fête. Les *volontaires* furent installées aux places d'honneur, sur des sièges recouverts de velours rouge. Les serveuses habillées de la tunique traditionnelle leur servirent des gâteaux et des bonbons sur un plateau. La musique commença. Après le salut aux couleurs, le Secrétaire fédéral du Parti prononça un discours intarissable. La petite Miên serrait dans ses mains les bonbons enveloppés de papier cristal bleu et rouge. Elle n'osait pas les manger. Les bonbons fondaient. Elle ne comprenait rien au discours, mais l'ambiance solennelle, étrange, l'effrayait. Miên attendait la fin du discours pour déballer les bonbons. Mais le Secrétaire était à peine

descendu de la tribune que déjà la Présidente de l'Union des Femmes se présentait sur l'estrade. Son discours fut encore plus long. Quand elle eut fini, un groupe d'enfants s'avança au son des tambours, un bouquet de fleurs dans les bras, pour les offrir aux femmes qui allaient épouser pour la vie les mutilés de guerre. Les tambours retentissaient bruyamment entre les colonnes décorées de fleurs rouges, résonnaient contre le plafond, bouscullaient l'espace, emballaient les cœurs. Hiên saisit brusquement la main de Miên. Sa main à elle tremblait, glacée. Le son des tambours s'affaiblit doucement. D'une arrière-salle, on sortit des brancards aux pieds entourés de fleurs multicolores. Les mutilés y étaient allongés, enfouis sous les draps. Seules leurs têtes et leurs épaules émergeaient. Ils étaient maquillés de poudre rose, de rouge à lèvres. La Présidente déclara que les cadres fédéraux avaient étudié minutieusement les c.v. des mutilés et ceux des *volontaires*, que les couples seraient de ce fait constitués sur des bases solides, rationnelles, en fonction de l'âge, de la situation familiale, du tempérament de chaque individu. Elle tira du sac de toile qu'elle portait en bandoulière la liste des époux, la lut d'une voix tonitruante. Hiên fut mariée à un mutilé de trois ans son aîné, originaire d'une commune voisine. L'homme étant orphelin, elle eut le droit de l'emmener chez elle. Miên vit Hiên pâlir, se serrer contre ses amies. Les autres filles étaient tout aussi livides. Elles se regardaient, paniquées. Hiên enfonça ses ongles dans le bras de Miên jusqu'au moment où la Présidente lut : « Dào Thi Hiên... »

Hiên sursauta. La Présidente s’avança vers elle, souriante, la prit par la main et l’emmena jusqu’au brancard du destin.

« Voilà votre homme. J’espère que vous payerez avec joie notre dette envers le combattant qui a sacrifié sa vie pour la patrie...

– Oui... Je le ferai avec joie », balbutia Hiên.

On porta le brancard dans une Jeep. Hiên entraîna Miên avec elle. La Jeep les emmena jusqu’à la commune du mutilé. L’homme avait perdu ses jambes, son bras gauche et l’avant-bras droit. Il brandissait son moignon pour toucher tour à tour Hiên ou Miên en guise de caresse, de geste d’amitié. Le couple échangea ses premières paroles dans la voiture.

Le souvenir remontait à loin, mais restait net. Jusqu’à la mort de son père, jusqu’au jour où elle dut quitter son village en compagnie de sa petite sœur et son petit frère, Miên rendit souvent visite à Hiên. La jeune femme s’était résignée à vivre sa vie de couple dans le respect du devoir.

Une fois, Hiên lui confia, rayonnante de joie : « Tu sais, Miên, aujourd’hui, il a pris deux bols de riz. Un demi-bol de plus, et je serai rassérénée. Le médecin traditionnel de la commune de Ly Hoà est passé le soigner hier. Il m’a dit que le truc était intact. Un jour, moi aussi, j’aurai un enfant. » Miên était trop jeune pour comprendre vraiment la vie sexuelle de Hiên. Plus tard, chaque fois qu’elle y pensait, elle frissonnait de pitié pour sa voisine. Elle n’aurait jamais imaginé que ce fruit amer serait un jour son lot.

J'ai tout de même plus de chance que Hiên. Bôn a été mon mari et il a tous ses membres.

Miên se rappelle les yeux du couple de tailleurs de pierre quand on a transporté chez eux le brancard entièrement recouvert d'une couverture. Et le visage de Hiên quand elle l'a soulevée.

Le chandelier a été posé sur le buffet. Cinq bougies diffusent leur lumière. Les trois pièces de la maison restent silencieuses comme une tombe. Miên, la tête baissée, se tord les mains. Elle a beau les frotter, elle n'arrive pas à les réchauffer. Dehors, dans le jardin, le vent s'est apaisé. Un silence de plomb. Elle n'est pas la seule à être abasourdie. Les gens alentour sont aussi hébétés. Après un long moment, un homme se lève derrière Miên :

« Écoutez, Bôn... »

Chemise blanche, pantalon couleur d'herbe fanée. Une sacoche en cuir noir pend sur le bras de son siège, juste derrière son dos. Miên reconnaît le Président de la commune, sa figure floue, flottante. Il a un comportement inhabituel :

« Écoutez, Bôn, reposez-vous pour reprendre des forces. Nous verrons ce qu'il y a lieu de décider. Comme je l'ai dit, Miên ne s'est remariée que deux ans après avoir reçu l'avis de votre décès. Elle a rempli toutes ses obligations morales envers vous. Votre femme n'est pas fautive. »

Une femme ratatinée, au teint sombre, bondit :

« Vous prétendez que c'est mon frère qui est en faute ? »

Mièn reconnaît Tà, la femme qui se lamentait d'une voix tantôt basse, tantôt aiguë comme si elle chantait. Une voix grinçante qu'elle a connue dans le passé, dont elle avait perdu la mémoire. La femme est plus petite, plus menue que Bôn. Même peau brune, mêmes sourcils rectilignes. Tà sort ses griffes, hérissé ses plumes, prête à se sacrifier pour défendre son petit frère, l'héritier de la famille Vu. Le Président est un homme doux mais rigide. Il jette sur la femme écumante un regard condescendant, esquisse un mouvement comme pour l'empêcher de souiller par ses paroles sa chemise immaculée :

« Mièn n'est pas en faute. Bôn non plus. La seule fautive, c'est la guerre. »

Il se retourne vers la foule :

« Voilà un moment que vous êtes auprès de Bôn, il est temps de rentrer, de laisser nos hôtes se reposer et causer entre eux. Les autorités de la commune feront leur devoir vis-à-vis de Bôn comme de tous les militaires réformés. J'espère que tout le monde aidera Bôn selon le proverbe : “Les feuilles saines protègent les feuilles déchirées et celui qui boit au fleuve se souvient de la source.” »

Les gens entendent très bien ses paroles, mais personne ne s'en va. Ils attendent la scène finale. Elle se déroule comme ils l'attendaient, conformément aux traditions gravées dans leur mémoire, leur imagination, leurs sentiments. Le Président se retourne vers Mièn et s'adresse à elle d'une voix solennelle, lointaine, pleine de sous-entendus.

« L'État comme le Parti ne s'ingèrent pas dans la vie privée des citoyens. Vous et Hoan êtes tous les deux des gens honnêtes, respectueux de la loi. Aujourd'hui, les circonstances vous obligent à choisir. Vous seule pouvez décider de votre vie. Nous espérons que vous saurez réfléchir mûrement avant de prendre la décision finale. Comme vous le savez, Bôn a apporté sa part de sang dans la guerre contre les Américains pour libérer le pays. C'est aux sacrifices des combattants comme Bôn que nous devons la paix, la prospérité, c'est grâce à eux que notre pays a retrouvé son indépendance et sa souveraineté. »

Et il sort avec sa sacoche noire.

La foule le suit cahin-caha.

La maison retombe dans le silence.

Bôn regarde Miên, intensément. La lueur des bougies illumine ses yeux flambants de désir. Miên tremble soudain de terreur en voyant que plus personne ne l'entoure. Elle baisse la tête, mais elle continue de sentir ces yeux enflammés par le désir charnel. Elle n'ose pas l'admettre, mais une voix lui murmure qu'il n'est qu'un fantôme ou quelque chose d'approchant. Un fantôme qui sait boire du thé et désirer une femme. L'horreur s'infiltré dans sa chair.

Bôn balbutie :

« Miên, tu vas toujours... toujours bien ?

– Oui... Oui... » bégaye Miên.

Ils se taisent.

L'homme, tremblant :

« Miên, je t'ai manqué ? »

La femme bafouille un son confus. Elle n'ose pas mentir, elle ne peut pas dire la vérité. Le regard lubrique qui scintille au fond des cavités orbitales de l'homme la terrorise. Les minutes passent, silencieuses. Incapable de se retenir, Bôn se jette par-dessus la table, saisit dans ses mains le visage de la femme qui, quatorze ans plus tôt, a été la sienne :

« Miên... Tu m'as manqué... Je t'aime... »

Miên se recroqueville. Elle n'ose repousser de la main le visage de Bôn qui s'avance. Elle l'évite d'un geste. Mais elle a senti le souffle brûlant, fiévreux, de l'homme sur sa peau. Une haleine étrangère, empestée. Elle pense, horrifiée, que demain, après-demain, pendant des semaines, des mois, des années, pour toujours, elle devra vivre avec cet homme, qui est devenu un fantôme dans son cœur, et son haleine insupportable.

« Non, non... »

Miên crie, pleure, enfouit son visage entre ses mains. Les larmes coulent d'entre ses doigts, tombent...

Bôn se tasse sur lui-même, silencieux.

Miên ne le regarde pas. Elle sait qu'il restera là, patient, tenace, jour après jour, mois après mois, obstiné comme aucun autre. Instinctivement, elle comprend que celui qui ressort de la tombe apprécie cent fois plus que d'autres la vie et fera tout pour la posséder à nouveau. Elle n'a plus d'issue. Cet homme au

teint sombre réclamera jusqu'au bout son droit. Tout le monde sera de son côté. Le Président a bien dit qu'elle pouvait choisir son avenir, mais ce n'étaient que des paroles de convenance. Après les discours, tous voteront pour Bôn. Ils aiment Bôn. Le soldat. L'errant. Le martyr. L'homme qui a donné sa jeunesse à la nation dans une guerre sans précédent. L'homme qui a fait tous les sacrifices. L'homme qui a perdu une partie de sa vie et est revenu pour réclamer le reste...

Ils ont leurs raisons. Miên le comprend. Elle aussi a de l'estime pour Bôn. Mais pourquoi ignorent-ils ses raisons à elle ? Elle aime Hoan. Sa vie, son âme et son corps se sont liés harmonieusement à son nouvel homme. Elle n'aime plus Bôn. Avant même de s'épanouir, l'amour fugace de sa jeunesse s'est éteint, dissous par le temps. Comment une femme vivant sous le soleil pourrait-elle coucher avec un cadavre décomposé ressorti de la tombe ?

Mais elle le sait, personne n'accordera la moindre attention à ses raisons, personne ne répondra à son attente.

La femme se plie, tête baissée, et pleure comme un enfant chassée de sa maison.

Le soir, vers huit heures, tante Huyên revient. Du milieu de la cour, elle crie d'une voix saccadée :

« Pourquoi restez-vous là comme des statues ? Vous voulez vous passer de dîner ? »

Elle franchit les marches du perron.

Bôn :

« Où êtes-vous partie si longtemps, tante Huyên ?

– J’ai promené le petit. Il a l’habitude de gambader. Rester longtemps à la maison l’énerve. »

Elle ouvre la pièce de gauche, face à la chambre de Miên, où elle a l’habitude de faire la sieste avec le petit Hanh. Tout en poussant la porte, elle marmonne :

« Bizarre, où est donc la lampe ? »

Elle fouille la chambre, ressort avec en main une torche à pile.

« Il faut allumer. On n’y voit plus rien dans la cour et la cuisine *. J’ai failli glisser devant le portail. »

Elle allume la torche, se dirige vers la cuisine. Le faisceau lumineux balaie rapidement la cour jonchée de feuilles pourrissantes. À longueur d’année, toutes sortes de plantes et d’arbres déversent leurs feuilles sur le sol de la grande cour. Quelques minutes plus tard, deux lampes sont allumées. Tante Huyên dépose l’une d’elles sur le haut d’un muret couvert de fleurs, suspend l’autre devant la cuisine. Elle appelle :

« Miên, il faut quand même manger.

– Oui.

– Le petit dort. Tu veux le laisser chez moi cette nuit ?

– Non, c’est impossible. »

* Dans les maisons traditionnelles, la cuisine est une annexe du bâtiment d’habitation.

Miên bondit sur ses pieds : « Je vais le chercher.

– Ce n'est pas la peine. Lave-toi la figure pour reprendre tes esprits et prépare le repas pour accueillir Bôn. Tout de même, il revient de loin. Je ramènerai le petit à la fin du repas. Je garde la torche. Cela m'évitera de trébucher. »

Sa voix sèche, brusque, égrène les mots comme une crécelle. Elle tourne le dos, s'en va. La lumière de la torche s'éloigne vers la rue, dansant au rythme de sa main. Miên se lève, attrape la serviette pendue à un fil tendu sous l'auvent, se dirige vers la réserve d'eau. Elle remplit une cuvette en laiton, plonge son visage dans l'eau froide en pleurant. Sa respiration fait jaillir des bulles dans la cuvette. Un long moment plus tard, ses pleurs apaisés, la femme essuie son visage, rentre dans la maison. Elle s'avance vers Bôn :

« Veux-tu du riz ou de la bouillie ? » dit-elle d'une voix sèche, froide, calme, comme si les quatorze années écoulées n'avaient été qu'un rêve, comme au temps où, dans le soir qui tombait, elle lui demandait :

« Veux-tu du riz ou préfères-tu de la bouillie après ce trajet épuisant ? »

Bôn bafouille. Comme s'il ne comprenait pas. Comme si ces paroles quotidiennes dont il rêvait depuis quatorze ans avaient explosé dans son oreille abasourdie.

« Je voudrais... Je voudrais... »

Il lève les yeux vers Miên, bredouille :

« Comme tu veux. Peu importe... »

Si Miên l'avait regardé dans les yeux en cet instant, elle aurait vu toute la tendresse qui le submergeait. Elle aurait vu non seulement l'amour mais la soumission, non seulement la prière mais la supplication, non seulement le désir mais la terreur, la terreur de la solitude sans fin, la solitude qui rend faible et lâche... Et derrière ces sentiments mélangés, elle aurait vu rejaillir le feu d'un été vieux de quatorze ans. Le temps n'a pas éteint cette flamme. Il a soufflé dessus pour en faire un brasier, le brasier d'un flamboyant en fleurs dans le ciel d'été.

Mais Miên ne le voit pas. Son regard ne s'arrête jamais une seconde sur le visage de Bôn, sur son corps, ni même sur l'espace qui l'entoure. Dès que Bôn a parlé, elle se détourne, s'en va rapidement. Elle se dirige vers la cuisine, lave violemment le riz à côté de la réserve d'eau. Elle allume le foyer, y pose la marmite. L'eau bout, s'évapore. Miên écarte les braises, va au poulailler. Elle l'ouvre, saisit au hasard une malheureuse bête. Elle verrouille le poulailler, ligote les pattes du poulet avec une ficelle de chanvre, écrase sous son pied les pattes et les ailes de l'infortuné volatile, saisit d'une main son cou. De l'autre, elle lui tranche la gorge. Deux soubresauts brefs, et le poulet ne bouge plus. Miên verse l'eau chaude d'une grande bouteille Thermos sur la bête, commence à la plumer. Ce travail achevé, elle sort quelques pousses de bambou d'une jarre, les coupe en fines lamelles d'un geste net, régulier, précis. Les minces tranches de bambou tombent régulièrement dans un panier. Elle vide le panier dans une casserole en aluminium, la remplit d'eau, la met

à bouillir sur le feu. Le foyer s'embrase de nouveau. La sève perle au bout des branches. Le feu illumine ses yeux de verre. Des yeux figés, glacés, qui regardent au loin, quelque part au-delà de ce monde.

De la maison, immobile, Bôn regarde sa femme. Chacun de ses gestes le terrorise. Précis, déterminés, mécaniques. Des gestes d'automate. Miên verse à nouveau le bambou dans le panier. La vapeur s'élève, enrobe son visage. Quand elle se dissipe, Bôn revoit les muscles durcis sur le menton et les pommettes de Miên. Un visage taillé dans la pierre.

Miên, tu m'as complètement oublié, tu as oublié le moment où nous étions devenus mari et femme. Il est si sacré pour moi. Je l'ai gravé dans ma mémoire tout au long de ces quatorze années. Toi, tu n'as sans doute plus envie de t'en souvenir. Comment peux-tu oublier cette première nuit... Les papillons blancs se précipitaient sur la lampe posée dans le coin de notre chambre. Le lendemain matin, tu les as ramassés de tes propres mains.

La peur saisit Bôn, ébranle son esprit. Comment oserait-il baiser ces lèvres pincées, ce visage de glace ? Il se verse du thé, vide d'un trait la tasse. La boisson brûlante réchauffe ses artères, son cœur, lui fait retrouver un peu de courage.

Il se peut qu'elle ait oublié et il se peut que non. Mais elle ne veut plus regarder vers le passé. Quatorze ans, ce n'est pas rien. Elle a vécu avec un autre homme et ils ont un fils. Les femmes ont peur des changements. Elles ne veulent pas de bouleversements dans leur vie. Je dois attendre. Je dois apprendre à attendre. Le printemps reviendra, les pousses germeront

de nouveau à travers les couches de cendre. Le sergent me l'a dit maintes fois : dans la guerre, c'est le plus endurant, le plus obstiné qui gagne, dans la vie il en va de même car la vie est un combat.

Cette idée le tranquillise. Il se reverse du thé, vide la tasse. Dans la cour résonne le ruissellement de l'eau. Miên rince le bambou avant de le faire mijoter. Il la voit secouer le panier pour l'égoutter avant de l'emporter dans la cuisine. Le foyer illumine le visage de la femme. Il s'étrangle. L'optimisme qu'il vient de retrouver s'anéantit. Le visage de marbre de Miên lui rappelle un champ de mines. Un espace désert, semé de bosses et de trous, envahi par les herbes folles, enchevêtré de barbelés d'où pointent des bombes non désamorçées. Un champ de mines. Une terre sauvage. Comment pourrait-il s'y réfugier ?

Non. Non, je ne dois pas me laisser envahir par ces idées lugubres. C'est sans doute le souvenir de mes crises de désespoir quand je vivais dans la jungle, ou bien c'est un symptôme de paludisme ou de problèmes de foie. Quand le sang se tarit, le cœur se serre et se refroidit, et l'esprit sombre dans les ténèbres. J'ai surmonté tant d'années de tuerie, de famine, de maladie et je suis revenu dans ma terre natale. Je dois retrouver mon bonheur perdu, je le dois, à n'importe quel prix.

Bôn se rappelle les cérémonies d'ouverture des campagnes militaires. Officiers et soldats tendaient la main vers le drapeau et juraient : Jusqu'à la victoire ! Leurs cris résonnaient dans la jungle. Ce n'était plus des voix d'hommes mais le tonnerre de quelque divinité.

Ces souvenirs l'exaltent. Il se murmure un serment comme s'il entamait une campagne solitaire pour son propre compte : il jure de retrouver ce qu'il a perdu.

Des pas retentissent dans la rue. Tante Huyên crie de l'entrée de la cour :

« Alors, vous avez diné ? Je ramène le petit. »

Miên lui répond de la cuisine :

« Je découpe le poulet. Mets le petit au lit. »

La vieille femme éclaire prudemment les marches du perron avant de les gravir, le petit garçon sur le dos. L'enfant dort d'un sommeil profond, la tête inclinée sur l'épaule de la vieille femme, les bras ballants. Sa peau scintille dans la lumière des chandelles, blanche comme le lard gelé ou la coquille des œufs.

Il a la peau de Miên. Peut-être aussi celle de son père, le mari de Miên depuis plus de sept ans. Cet homme chanceux doit avoir une peau blanche, différente de la mienne.

Bôn tend brusquement le bras sous la lumière de la lampe. Il a la peau foncée. Du temps de sa jeunesse, elle avait des reflets roses, éclatait de vigueur.

Les années ont passé. La faim et le paludisme ont tari ses veines, teinté son sang d'une morne lueur de plomb. Sa peau s'est déteinte comme un tissu usé.

Tante Huyên emporte le garçonnet dans sa chambre. Il marmonne :

« Maman... Maman Miên... »

Et il se tait. Il s'est sous doute rendormi. Tante Huyên sort. Elle demande :

« Que faites-vous là encore ? Allez donc vous laver de la poussière des chemins.

– J'attends Miên.

– Pourquoi ? À quoi bon compliquer les choses ? Que chacun s'occupe de ses affaires ! Ah, j'ai oublié. Il vous faut de l'eau bouillie avec des feuilles à dégraisser. C'est un enseignement des anciens. »

Elle se précipite dans la cuisine :

« Que reste-t-il à faire ? Laisse, je vais le terminer. Fais bouillir de l'eau avec des feuilles pour Bôn.

– Il ne reste plus qu'à servir.

– Très bien. Passe-moi l'assiette de poulet. Les feuilles de citronnelle sont émincées ? Étale-les sur le poulet. Attends, que je prépare une coupelle de sel au poivre. »

Les ombres des femmes vont et viennent dans l'encadrement de la porte. La cuisine est plus haute que celles des maisons ordinaires. Ses meubles sont sans doute aussi luxueux que ceux des salles à manger et des cuisines que Bôn a vues dans les villes qu'il a traversées.

La vieille femme élève à nouveau la voix :

« Vous dînez ici ? »

Miên répond précipitamment :

« Non ! Nous mangerons dans le salon. Laisse le plateau là, je m'en occupe.

– C'est bon » répond Tante Huyên et elle retourne dans la maison. Elle remplace les chandelles prêtes à s'éteindre, s'assied face à Bôn :

« Vous n'avez pas mal à l'estomac à force d'ingurgiter du thé ? Laissez donc un peu de place pour le dîner. »

Bôn repose la tasse qu'il portait à ses lèvres. De fait, depuis le matin, il a vidé tasse après tasse comme un automate. Gêné par les paroles sincères de la vieille femme, il bafouille :

« Vous allez bien, ma tante ?

– Bien, toujours bien. »

Bôn réalise soudain qu'il répète ces banalités pour la quatrième fois depuis qu'il est entré dans cette maison. En fait, cette femme ne figure pas parmi les rares visages dont il conserve le souvenir bien qu'elle fût la seule représentante de la famille de la mariée le jour de ses noces. C'était la seule parente de Miên dans le Hameau de la Montagne. D'après la tradition, la famille de Bôn, bien que pauvre, avait ses racines dans le village. Miên n'était qu'une métèque. Tante Huyên l'avait recueillie avec sa sœur et son frère après la mort de leur père. Après un moment de confusion, Bôn se souvient soudain que tante Huyên vivait de l'élevage des vers à soie. Il lui demande :

« Vous élevez toujours des vers à soie ?

– Oui. Dans la région, il n'y a plus que Madame Xuyên du hameau de Ha et moi pour élever les vers et tirer les fils de soie. C'est invendable ici. Nous emmenons les fils à la capitale provinciale pour les faire tisser et nous confectionnons

nos habits avec. C'est bien mieux que ce que portent les gens. »

Effectivement, elle porte des habits en soie naturelle dorée, scintillante, qui n'ont rien à voir avec les vêtements noirs que les pauvres montagnards portent à longueur d'année.

Cette vieille se donne des airs d'aristocrate. Elle semble bénie par la chance. Quand j'ai demandé la main de Miên, elle nous a accueillis avec froideur parce que ma famille était pauvre. Maintenant, comparé à elle, je dois être encore plus pauvre. Mais je dois gagner sa bienveillance, elle a une grande influence sur Miên.

Tante Huyên jette un regard sur Bôn, un regard tranquille où perce néanmoins une interrogation :

« Il y avait tant de monde ici que je n'ai pas osé vous le demander. Vous avez reçu l'ordre de démobilisation ?

– Effectivement.

– Pourquoi ont-ils envoyé votre avis de décès autrefois ? C'est le même bureau qui a fabriqué ces deux documents ?

– Oui. C'est celui du corps d'armée dont je relève. Je me suis égaré, j'ai été bloqué plus de six ans au Laos. C'est seulement après la libération que j'ai pu renouer les contacts avec mon unité.

– Je comprends. Les anciens racontaient qu'autrefois un mandarin parti en ambassade s'était égaré sur une île habitée par des singes. Il s'était marié avec une guenon, avait eu deux enfants avant qu'un bateau n'accoste pour le ramener à son village. Alors, quel était votre grade avant de quitter l'armée ?

– Heu, comme je ne suis pas très vif je n’ai atteint que le grade de caporal. »

Après un moment d’hésitation, Bôn ajoute :

« J’ai perdu six ans, bloqué à l’étranger. On a encore enquêté pendant un an avant d’établir mon appartenance à l’unité.

– Ah, ah... » dit vaguement la vieille femme, qui cesse ses questions. Sur ce, Miên arrive, apportant le dîner sur un plateau :

« Veux-tu manger tout de suite ou après t’être lavé ?

– Comme tu veux... ça... ça m’est égal... »

Tante Huyên :

« Laissez le plateau là pour le moment. Vous apprécierez mieux le repas après vous être débarrassé de la poussière des chemins. »

Miên s’en va sans un regard vers Bôn. Il baisse la tête. Une lame de honte lui perce le cœur. Il serre les dents, avale sa salive. Il sent le corps chaud de la femme se déplacer. Plus elle s’éloigne de lui, plus le parfum de sa chair reflue, poussé par le vent, toujours plus dense, plus excitant. Mais Miên est une espèce spéciale de paon ou de faisan. Ces oiseaux font miroiter leurs attraits charnels dans la splendeur multicolore de leurs plumes. Elle, elle propage une électricité paradisiaque dans l’espace environnant, le transforme en un champ magnétique imprégné de l’odeur de sa peau, de sa chair, de son haleine, du parfum légèrement acide de la sueur qui mouille sa nuque, ses aisselles.

Mièn est déjà au bas des marches du perron, mais les effluves érotiques mêlés aux senteurs de la fleur de basilic agrafée à son chignon saturent encore l'espace de leur ivresse.

Elle n'a pas daigné regarder mon visage, ne serait-ce qu'une fois... Elle est devenue une étrangère, totalement...

Douloureusement, le mari se rend à cette évidence. Mais, à l'instant même, il comprend qu'il l'aime, la désire, la convoite encore plus passionnément que la frêle jeune fille épousée quatorze ans auparavant.

Tu ne daignes pas me regarder. Pourquoi cette cruauté ? Aurais-je changé au point que tu ne reconnais rien de l'homme qui a été ton mari ? Non, les années ont beau avoir passé, j'ai toujours le même corps, intact, avec tous ses membres, sans la moindre cicatrice sur le visage. Le napalm et la poudre n'ont pas brûlé ma peau, la marquant à jamais de boursouflures et de points noirs. J'ai eu plus de chance que beaucoup de mes compagnons. Mes entrailles sont intactes. Je n'ai qu'une légère blessure au ventre dont la cicatrice n'est presque plus visible. La couleur de ma peau s'est certes dégradée, mais pas au point de me transformer en un monstre effrayant. Pourquoi donc détournes-tu la tête ?

Le mari se donne aussitôt une réponse :

Elle m'a oublié. Son cœur est rempli par l'image d'un autre homme. Alors que j'ai porté la sienne en moi pendant toutes ces longues années ! Que j'étais bête... Quelle injustice !

L'explication résonne doucement, faiblement. Bôn fait semblant de ne pas l'entendre. Il n'ose pas regarder en face cette perspective effroyable, ouvrir cette boîte de Pandore.

Il la voit entrer dans la cuisine. Elle pose une grande marmite sur le foyer. C'est sans doute de l'eau avec des feuilles à décrasser. La marmite doit peser autant qu'un obus de B40. Les bras de la femme, d'une blancheur éclatante, sont puissants. Bôn se rend alors compte que Miên est devenue beaucoup plus grande, plus plantureuse que du temps de leurs noces. Sa croupe rebondie se trémousse au rythme de ses pas, fait chavirer son pantalon de soie. Ses seins de femme ayant allaité se tendent sous sa chemise verte. Son cou immaculé est plus blanc que tout ce qu'il a pu voir chez les femmes des villes du Sud : Danang, Quy Nhon, Nha Trang, Saigon, Phan Rang, Phan Thiet... Une femme vivant au pied de la cordillère Truong Son où le vent brûlant du Laos carbonise tout, les arbres, les plantes, les chairs, les peaux. Pourtant, Miên conserve une peau étrangement blanche. Surtout quand la flamme illumine la chemise verte, projette la lueur de la soie sur son cou. À cette vision, Bôn s'étrangle.

Tu es bien plus belle qu'autrefois. Combien de fois cet homme t'a-t-il prise dans ses bras ? Combien de fois a-t-il embrassé ton cou si blanc ? Cent, deux cents, trois cents ou des milliers de fois ? Plus de sept ans, plus de deux mille cinq cents jours et nuits. Chaque nuit, combien de fois se sont-ils embrassés, combien de fois ont-ils fait l'amour ?

Bôn avale de nouveau sa salive. La jalousie bouleverse ses esprits, assombrit son visage. Il imagine Miên faisant l'amour avec l'homme. Il s'en veut de se comporter ainsi. Mais cette douloureuse curiosité revient aussitôt planter ses griffes dans son cœur. Il recrache les griffes acérées, sanglantes.

Pourquoi cette jalousie mesquine, honteuse ? J'ai connu d'autres femmes tout au long de la guerre. J'ai aussi vécu en couple avec une femme dans le village de Kheo au Laos pendant six ans. Je n'ai pas le droit d'être jaloux de Miên. Elle n'est pas en faute et moi non plus.

Mais après chaque compromis avec lui-même, son cœur se cabre de regret, de colère.

Mais toi, ma femme, comment peux-tu être si indifférente à notre amour ? Se pourrait-il que tu n'aies plus de mémoire ? Se pourrait-il que tu oublies notre première nuit, la lampe et les éphémères voltigeant autour de la flamme ?

Bôn gémit. Pour lui, c'était la nuit la plus sacrée de sa vie, la nuit qui emplissait son âme, hantait son esprit pendant tout le temps de leur séparation.

Cette nuit-là, la lune décroissante se leva tard. Presque pas de clair de lune. L'espace était submergé par les ténèbres. La noce achevée, tout le monde était rentré, lampe en main. Le maître de cérémonie ordonna bruyamment aux jeunes de ranger la vaisselle, les paravents, les pots de fleurs en papier. Il les ramenait au siège administratif du Hameau pour déguster une bouillie de riz. Le matin, les chasseurs avaient abattu une biche et lui avaient offert une cuisse. Il l'avait réservée pour festoyer avec les jeunes gars du village venus aider Bôn et Miên. Ils partirent. La sœur aînée de Bôn appela ses enfants dans sa chambre, éteignit la lumière. La maison plongea dans l'obscurité. Bôn serrait Miên dans ses bras, passionnément.

« Miên, Miên, ma bien-aimée... »

Il l'appelait dans un murmure exalté, bondit sur son corps, le renifla comme un sanglier.

Il continuait de l'appeler bien qu'elle ne lui répondît pas. Le corps rigide, Miên enfonçait les ongles de ses mains dans les bras de Bôn. Bôn l'appela pour la troisième fois, la couvrit de son corps brûlant. Miên s'écria :

« Non... Non, j'ai peur. »

Bôn s'arrêta :

« Mais de quoi ? »

– J'ai peur... Je n'ai pas l'habitude de dormir dans l'obscurité... J'ai peur des fantômes.

– Mais tu es devenue ma femme. Tu ne dors plus avec Tante Huyên, tu dors avec moi. Il n'y a plus à avoir peur.

– Non, c'est impossible. Tante Huyên laisse toujours la lampe allumée. J'ai peur du noir. »

Bôn réfléchit un moment, puis :

« C'est bon. »

Il se laissa glisser du lit, chercha en tâtonnant ses sandales, alluma. Aussitôt, la voix de sa sœur retentit de la chambre d'à côté :

« Pourquoi gaspiller de l'huile en laissant la lampe allumée ? »

– La paix !

– Quel idiot ! Allumer le feu la nuit de ses noces ! »

Bôn ne répondit pas. Il posa la lampe dans un coin, la masqua avec un cahier pour empêcher la lumière d'illuminer leur lit de noces. Il murmura :

« Alors, tu n'as plus peur ? »

Mièn poussa un long soupir de soulagement :

« Ça va. »

Bôn se pencha sur elle, ouvrit le premier bouton de sa chemise, juste sous le cou de Mièn.

Elle avait le visage tourné vers la lampe :

« Ici, il y a beaucoup plus de papillons de nuit que chez moi. Regarde, ils ont déjà assiégé la lampe. »

Mais Bôn ne l'entendait plus. Il avait entièrement déboutonné la chemise, il enleva ce vêtement encombrant, oublia tout. Il ne se rappelait plus combien de papillons blancs, stupides, avaient été grillés par la lampe. Ils avaient fait l'amour jusqu'à l'aube. Quand il vit la couronne du lilas du Japon se balancer sur le ciel blanchâtre, il descendit du lit, éteignit la lampe. Tous les deux sombrèrent dans un sommeil exténué.

Sans la guerre, nous aurions continué de vivre ensemble. Notre amour serait aussi intense, encore plus intense qu'autrefois... Maintenant, il faut du temps pour le restaurer.

Il avait dix-sept ans, la vigueur d'un homme qui n'arrivait pas à compter le nombre de fois qu'il avait fait l'amour. Un passé fugace, lointain. Trop lointain. En ce temps-là, les jeunes soldats se mariaient précipitamment, juste avant de partir au front. Ils consumaient hâtivement leurs amours comme les éphémères se jettent en tournoyant dans les flammes. Bôn le sait. Néanmoins, ces nuits brèves, passionnées, se sont profondément incrustées dans sa mémoire et refusent tout ce qui menace leur existence. Il a porté en lui ces nuits d'ivresse depuis

tant d'années ! C'est certain, elles demeureront en lui, toujours. Toujours.

Il était une fois un vieux général blanchi sous le harnais... La paix revenue, le roi lui demanda s'il préférerait un titre de duc ou des terres. Le général déclina le titre de duc. Intrigué, le roi lui demanda : pourquoi préférer une existence de propriétaire terrien aux honneurs et aux richesses de ma cour ? Il répondit : j'ai besoin de la terre car c'est la terre qui nourrit l'homme. Je voudrais avoir trente fils. Je diviserai la terre que Votre Majesté me donnera en trente lopins, j'y élèverai trente maisons. Plus tard, mes enfants suivront mon exemple. Dans deux cents ans, ceux qui porteront mon nom gouverneront toute la région. Le roi éclata de rire : votre barbe touche déjà votre nombril et vous rêvez encore d'avoir trente fils ? Possédez-vous un secret miraculeux ? Le général répondit solennellement : cela fait plusieurs dizaines d'années que mes fils sont enfermés dans mon ventre et attendent impatiemment le moment de leur libération. Il suffit maintenant de choisir un jour faste et d'ouvrir la porte. Et de fait, le vieux général engendra trente fils avant de consentir à quitter ce monde.

Le sergent m'a raconté cette histoire. Miên, ma chérie, je ne suis pas un général, je ne suis qu'un minable caporal, mais j'ai de quoi te donner trois ou quatre fils... Si seulement tu tournais ton regard vers moi...

Miên est toujours debout devant la marmite. L'eau commence à bouillir, la vapeur siffle sur le bord du récipient, exhale le parfum du basilic, de la citronnelle, des herbes odorantes.

Tante Huyên élève la voix :

« Préparez-vous à vous laver. »

Bôn sursaute. Pendant qu'il se noyait dans ses pensées, la vieille femme sirotait son thé et continuait sans doute de le dévisager. Sans attendre sa réponse, elle continue :

« L'eau bout. Allez vous laver. Je rentre.

– Au revoir, ma tante. »

Elle descend dans la cour en la balayant de sa torche. Miên se précipite de la cuisine :

« Reste dormir avec moi, ma tante. »

La vieille femme hésite un moment, secoue la tête :

« Allons, laisse-moi rentrer. »

Son ombre se fond rapidement dans la nuit.

Bôn jubile. Il n'y a plus que Miên et lui dans la maison, tout sera plus simple. Le parfum âcre de la marmite de feuilles bouillies réchauffe brusquement l'atmosphère. On dirait l'odeur d'une chevelure de femme mélangée à celle de la sueur des ébats, la senteur des nuits printanières, la fragrance des orchidées blanches se flétrissant lentement.

« L'eau est prête. Va te laver. »

Miên porte la marmite dans la salle de bains. Elle allume une nouvelle lampe, monte à l'étage, entre dans sa chambre. Bôn entend le bruit sec d'un loquet. La déception, la honte, l'apitoiement s'infiltrèrent dans son cœur. Il se penche sur le ballot à ses pieds, en tire un costume chaud relativement neuf, une culotte

de lin blanc qu'il vient d'acheter à la gare de Nha Trang, se dirige vers la salle de bains.

Une lampe illumine la salle d'à peu près six mètres carrés, badigeonnée de chaux blanche.

Presque aussi grande que ma chambre jadis, mais plus haute, avec un plafond.

Il contemple le plafond lisse, éclatant de blancheur, sans la moindre petite auréole d'humidité, sans une toile d'araignée. Si propre, si luxueux. Autrefois, en épousant Miên, il l'avait emmenée dans sa misérable chambre. Ses parents avaient laissé en héritage une maison de trois pièces aux murs nus, en briques, avec une charpente en bois recouverte d'un toit en feuilles de latanier. Tà et son fils occupaient deux chambres, lui laissant la troisième. Un paravent de bambou recouvert de vieux journaux séparait les deux domaines. Le jour des noces, les jeunes gens du village avaient couvert ce paravent d'idéogrammes *Bonheur* découpés dans du papier rouge et d'images de tourterelles.

Ta salle de bains est bien plus luxueuse que notre ancienne chambre. Tu as vécu une vie bien différente de la nôtre. Jamais je ne pourrais y prétendre.

Bôn tremble de tous ses membres à cette idée. Sa chambre, son petit paradis, était à peine plus grande que cette salle de bains. Il y avait juste la place de caser un lit et une commode où s'amoncelaient les sacs de maïs, de cacahuètes, de piments séchés. Dans un coin, une jarre de riz. Sur la jarre, la corbeille en osier où la jeune femme conservait ses affaires personnelles. Bôn avait souvent fouillé cette corbeille pour regarder les mouchoirs

brodés, le cahier où Miên recopiait des chansons, collait des images. Il y avait aussi une mèche de cheveux de Suong, la petite sœur de Miên. Cette chambre misérable, ces murs bosselés avaient été son paradis. Quand on aime, un rai de lumière s'infiltrant à travers la porte fissurée, un rayon de lune traversant un trou dans le toit apparaissent comme une lumière céleste. Maintenant, dans cette salle de bains propre et parfumée, il se rappelle les lieux de son passé, les images aux couleurs criardes collées sur le papier jauni des journaux, la moustiquaire poussiéreuse suspendue comme un carretel au-dessus du lit en bois grossier, où s'entassaient des miettes de feuilles sèches, des toiles d'araignée, des cadavres d'éphémères et de mille-pattes.

Aurais-je le courage de la ramener vivre dans cette chambre ?

Il n'ose plus y penser. Son cerveau tournoie. Un coup de vent secoue la porte, le fait sursauter. Il tire précipitamment le verrou. La porte en amboine verni donne à la salle de bains un air rustique. En ville, on l'aurait sans doute remplacée par de l'aluminium ou du plastique de couleur claire. Ici, dans les montagnes, les riches aiment le bois. Pour le reste, tout est comparable aux salles de bains luxueuses du quartier des officiers d'état-major : au lieu d'un fil de fer tendu pour suspendre les vêtements, il y a deux rangées de crochets en acier inoxydable. Au lieu d'une jarre d'eau posée dans un coin, un robinet de bronze planté dans le mur et alimenté par une réserve d'eau située derrière la salle de bains. Dessous, une cuvette neuve en métal émaillé. Une écope en plastique blanche, immaculée, une

serviette de toilette empesée, sans un pli. Sur le mur opposé, un miroir ovale. Dessous, une longue boîte en bois contenant des brosses à dents, des tubes de dentifrice, des savonnettes parfumées. Bôn suspend ses habits aux crochets, remarque soudain une culotte courte. Son cœur bondit.

C'est sûrement la culotte de l'homme.

Miên a oublié de la ranger. On dit qu'il est parti en bateau depuis quelques jours pour convoier le poivre et le vendre à Danang. Bôn regarde, fasciné, la culotte en laine grise rayée de rouge. Inconsciemment, il a suspendu la sienne à côté d'elle. Par leur proximité, ces objets annoncent une confrontation inégale, une lutte inattendue, non programmée, dont le sort était scellé avant même la naissance des deux adversaires.

Éperdu, pétrifié, Bôn fixe du regard la culotte de son rival. Un bref moment plus tard, n'y tenant plus, il la saisit. Il sent la douceur du tissu sur sa peau, il voit la délicatesse de la couture. Il plonge ses bras dans les jambes de la culotte, les écarte pour évaluer la taille de son propriétaire. Il comprend que l'homme a des cuisses volumineuses. Ses fesses doivent être au moins trois fois plus grosses que celles décharnées, rabougries, de Bôn. En corrélation avec ces fesses, ces cuisses, il imagine la verge de l'homme.

Misérable, c'est misérable. Pourquoi me livrer à cette indignité ?

Bôn comprend douloureusement qu'il vient de se jauger, de se tâter comme un paysan vérifie la virilité des mâles qu'il achète pour la reproduction.

Assez, assez de ces considérations honteuses !

Mais il n'y arrive pas. En raccrochant la culotte de l'homme, il ne peut s'empêcher de glisser un regard à sa culotte de lin blanc. C'est un vêtement bon marché qu'on vend étalé sur les trottoirs poussiéreux, aux pieds des passants. Il est grossièrement taillé dans un tissu qui se déchirerait en une saison et cousu à grands points de deux millimètres.

Assez, assez, assez !

Il gronde comme pour maîtriser la bête meurtrie par la honte, la lâcheté qui vient de bondir sur son cœur, l'entraînant dans le gouffre de la défaite. Il ouvre le couvercle de la marmite. La vapeur se projette sur son visage, brûlante, décapante. Cette sensation réveille sa lucidité, l'apaise. Il lève les bras, ferme les yeux, laisse la vapeur couvrir son corps, glisser le long de ses aisselles. Le parfum du basilic, de la citronnelle, des pluchéas d'Inde, adoucit sa douleur, imbibe sa peau, sa chair, en chasse l'amertume et la fatigue...

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN OCTOBRE 2011
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 40
ISBN : 2-84805-039-X
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2006